

FAIRE CROIRE POUR S'EMANCIPER

Extrait 4 : Lettre 81 de la Marquise de Mme de Merteuil au Vicomte de Valmont

Questions préparatoires : Quels sont les différents aspects de la personnalité de Mme de Merteuil ? (moyens d'action, finalité, etc.) Quelle représentation fait-elle des rapports hommes / femmes ? Développer les éléments pour les pistes suivantes et les articuler entre eux : une femme révoltée contre sa condition, une comédienne et idéologue, une femme savante et femme d'action.

Prolongements : monologue de Figaro (Beaumarchais *Le Mariage de Figaro*, V, 3), Choderlos de Laclos, *De l'éducation des femmes* (discours 1783) https://fr.wikisource.org/wiki/De_l%27%C3%A9ducation_des_femmes

Introduction et situation du passage

Dans la lettre 74 adressée à Valmont, la Marquise prévient celui-ci de son projet de séduire Prévan, voici le début et la fin de la lettre, sur un ton sûr de soi, moqueur, et maniant l'ironie : « *Eh ! depuis quand, mon ami, vous effrayez-vous si facilement ? ce Prévan est donc bien redoutable ? Mais voyez combien je suis simple et modeste ! Je l'ai rencontré souvent, ce superbe vainqueur ; à peine l'avais-je regardé ! Il ne fallait pas moins que votre lettre pour m'y faire faire attention. J'ai réparé mon injustice hier. Il était à l'Opéra, presque vis-à-vis de moi, et je m'en suis occupée. Il est joli au moins, mais très joli ; des traits fins et délicats ! il doit gagner à être vu de près. Et vous dites qu'il veut m'avoir ? assurément il me fera honneur et plaisir. Sérieusement, j'en ai fantaisie, et je vous confie ici que j'ai fait les premières démarches. Je ne sais pas si elles réussiront. Voici le fait. (...) Adieu, vicomte ; songez que placé où vous êtes, le temps est précieux : je vais employer le mien à m'occuper du bonheur de Prévan.* » p 188-90. On saura plus tard qu'il s'agissait de le faire tomber dans le piège de l'effraction simulée de sa chambre ! Certainement pas une vengeance de femme par solidarité pour toutes les femmes séduites mais probable moyen de tester son pouvoir sur les hommes redoutés et jeter le voile de leur puissance déguisée. Dans sa réponse à Mme de Merteuil, lettre 79, Valmont rapporte le récit de la triple liaison avec succès de Prévan pour prouver le talent et la dangerosité de ce dernier, mettant de nouveau en garde la Marquise, sur le même ton : « *Voilà l'histoire de Prévan ; c'est à vous de voir si vous voulez ajouter à sa gloire, et vous atteler à son char de triomphe. Votre lettre m'a vraiment donné de l'inquiétude, et j'attends avec impatience une réponse plus sage et plus claire à la dernière que je vous ai écrite. / Adieu, ma belle amie ; méfiez-vous des idées plaisantes ou bizarres qui vous séduisent toujours trop facilement. Songez que dans la carrière que vous courez, l'esprit ne suffit pas ; qu'une seule imprudence y devient un mal sans remède. Souffrez enfin, que la prudente amitié soit quelquefois le guide de vos plaisirs. / Adieu. Je vous aime pourtant comme si vous étiez raisonnable.* » p 210

Projet de lecture

La lettre 81, autobiographique, d'une femme qui se vante d'être son propre « *ouvrage* », donne des clefs sur la personnalité et la formation de Mme de Merteuil. Doit-elle être prise au pied de la lettre ou est-ce une manipulation de plus ? Il n'est pas impossible que la maîtrise échappe, à certains moments, à la Marquise, le ton des lettres entre elle et Valmont est de plus en plus tendu et acerbe au fil de l'oeuvre, la guerre est larvée avant la déclaration franche du billet. Valmont reproche à la Marquise son persiflage à son sujet, elle, ne supporte pas que celui-ci soit jaloux (fonction maritale impensable) ou lui dicte son comportement, son humeur contre Valmont augmente progressivement et ne semble pas toujours feinte. Si l'on en croit les dires de la Marquise, nous apprenons qu'elle est passée maîtresse dans l'art de détourner l'observation du monde et le savoir à des fins de manipulation sur autrui et qu'elle joue une comédie inspirée de sa propre observation et de la lecture des auteurs. Le lecteur est face à un paradoxe : Mme de Merteuil révèle le secret de sa personne par une lettre, c'est-à-dire une preuve écrite à laquelle elle s'est toujours refusée et qui sera la cause majeure de sa chute. Est-ce le fruit de son orgueil qui lui fait commettre une telle erreur flagrante ? Est-ce là le principe même du processus libertin ou de tout crime ? Le criminel est voué à se taire et à ne pas être reconnu, il ne peut avancer que caché, d'où la nécessaire complicité des deux libertins afin de percer à jour leur fourberie dans leur échange épistolaire : se révéler dans sa grandeur, c'est faire horreur à autrui et se condamner soi-même.

Problématique : Nous nous demanderons comment situer cette lettre dans le système de pensée et d'action libertin. Que peut-on conclure sur une femme qui observe la perversion de son siècle pour l'épouser et s'en émanciper ? D'où vient le mal premier ?

Commentaire

En effet, cette lettre montre la perversion d'un personnage féminin dans un siècle perverti mais également corrompue par un siècle perverti :

- Mme de Merteuil ne fait que se couler dans ce qu'on attend d'elle, son triomphe est à l'image du triomphe des vices d'un siècle.
- Elle montre la condition pitoyable des femmes, condamnées au silence, à l'inaction et à la domination des hommes, elle a le bonheur de s'en émanciper, ce qui fera son malheur pour elle-même et pour les autres, cela semble corroborer le discours de Laclos dans son essai sur *l'Education des femmes* : « *Tant que les hommes régleront votre sort, je serai autorisé à dire, et il me sera facile de prouver qu'il n'est aucun moyen de perfectionner l'éducation des femmes* ». Il faudrait que la société entière change pour que les femmes puissent être éduquées.

- Mme de Merteuil, au moment où elle annonce son triomphe dans cette lettre, signe dans le même temps son échec et sa chute : « *que surtout je puisse redouter un homme au point de ne plus voir mon salut que dans la fuite ? Non, vicomte, jamais. Il faut vaincre ou périr. Quant à Prévan, je veux l'avoir, et je l'aurai ; il veut le dire, et il ne le dira pas : en deux mots, voilà notre roman.* » C'est une véritable ironie dramatique, pleine de rebondissements théâtraux, Prévan battu triomphera de la Marquise, contrainte de s'exiler, défigurée et ruinée.

I - Mme de Merteuil, une femme supérieure révoltée contre sa condition : « *née pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre* »

La Marquise est sincère dans l'expression de son ressentiment envers Valmont, en tant qu'individu mais aussi dans sa condition d'homme, elle dépeint les travers masculins et fait l'éloge de la valeur des femmes qui essayent de s'élever au-dessus de leur condition, dans une diatribe digne du monologue de Figaro.

1) L'orgueil et le statut privilégié des hommes

Les hommes ont le beau rôle et, par là-même en deviennent médiocres, mais des femmes comme la Marquise de Merteuil qui doivent faire preuve d'ingéniosité pour faire croire aux hommes qu'ils les dominent, sont bien supérieures. Dans son discours, Mme de Merteuil oppose l'orgueil et la faiblesse des hommes engendrés par leurs privilèges, à la persévérance et la force nécessaire pour sortir de ces chaînes sociales et s'établir dans un état selon ses aspirations : « *Non, tout l'orgueil de votre sexe ne suffirait pas pour remplir l'intervalle qui nous sépare. Parce que vous ne pourriez exécuter mes projets, vous les jugez impossibles ! Être orgueilleux et faible, (...) / Et qu'avez-vous donc fait, que je n'aie surpassé mille fois ? Vous avez séduit, perdu même beaucoup de femmes : mais quelles difficultés avez-vous eues à vaincre ? quels obstacles à surmonter ? où est là le mérite qui soit véritablement à vous ? Une belle figure, pur effet du hasard ; des grâces, que l'usage donne presque toujours ; de l'esprit à la vérité, mais auquel du jargon suppléerait au besoin ; une impudence assez louable, mais peut-être uniquement due à la facilité de vos premiers succès ; si je ne me trompe, voilà tous vos moyens (...)/ Quant à la prudence, à la finesse, je ne parle pas de moi : mais quelle femme n'en aurait pas plus que vous ?/ Combattant sans risque, vous devez agir sans précaution. En effet, pour vous autres hommes, les défaites ne sont que des succès de moins. Dans cette partie si inégale, notre fortune est de ne pas perdre, et votre malheur de ne pas gagner.(...)* *Mais qu'une femme infortunée sente la première le poids de sa chaîne, quels risques n'a-t-elle pas à courir, si elle tente de s'y soustraire, si elle ose seulement la soulever ?(...) si, au milieu de ces révolutions fréquentes, ma réputation s'est pourtant conservée pure, n'avez-vous pas dû en conclure que, née pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre, j'avais su me créer des moyens inconnus jusqu'à moi ?* » De la même façon, en 1778, Figaro s'opposait à la toute puissance sociale et politique du comte Almaviva en vantant ses mérites : « *Non, monsieur le comte, vous ne l'aurez*

*pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus : du reste, homme assez ordinaire ! tandis que moi, morbleu, perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes ; et vous voulez jouter !... » (Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro ou la folle journée*, V, 3)*

2) Le cas particulier de Valmont : dénoncer l'illusion du triomphe sous l'orgueil et la vanité

La Marquise démystifie Valmont dans le pouvoir qu'il pense exercer sur elle, - elle met à distance systématiquement tous les hommes, mais également dans son pouvoir de séduction : elle joue avec son désir en lui faisant convoiter et refusant sans cesse sa « récompense », elle met un nom sur l'échec auprès de Mme de Tourvel (« *Eh ! votre présidente vous mène comme un enfant* »). Pour elle, son complice libertin est dans l'illusion et déjà sur le déclin : persiflage ou réalité ? Valmont s'en défend à chacune de ses lettres car il expérimente une « aventure » sans précédent auprès d'une femme peu commune. La Marquise tourne en dérision systématiquement cette représentation, symptôme d'un sentiment amoureux. Elle seule orchestre tout. Réalité ou illusion de sa toute puissance ? La fin du livre semble plus démystificatrice que morale, Mme de Merteuil, malgré son intelligence fine et sa volonté implacable, n'a pas été épargnée par l'orgueil de s'ériger au-dessus des autres et finit par trouver plus fort qu'elle car Prévan n'a rien de vertueux : « *Que pour masquer votre incroyable gaucherie auprès de votre présidente, vous m'étaliez comme un triomphe d'avoir déconcerté un moment cette femme timide et qui vous aime, j'y consens ; d'en avoir obtenu un regard, un seul regard, je souris et vous le passe. Que sentant, malgré vous, le peu de valeur de votre conduite, vous espériez la dérober à mon attention, en me flattant de l'effort sublime de rapprocher deux enfants qui, tous deux, brûlent de se voir, et qui, soit dit en passant, doivent à moi seule l'ardeur de ce désir ; je le veux bien encore. Qu'enfin vous vous autorisiez de ces actions d'éclat, pour me dire d'un ton doctoral, qu'il vaut mieux employer son temps à exécuter ses projets qu'à les raconter ; cette vanité ne me nuit pas, et je la pardonne. Mais que vous puissiez croire que j'ai besoin de votre prudence, que je m'égarerais en ne déférant pas à vos avis, que je dois leur sacrifier un plaisir, une fantaisie ! en vérité, vicomte, c'est aussi vous trop enorgueillir de la confiance que je veux bien avoir en vous !* » En bonne moraliste sévère, la Marquise démasque ces faux triomphes et actions d'éclat comme l'envers de l'orgueil et de la vanité.

3) Les vérités générales : l'impossible émancipation des femmes, dénoncer de la dangerosité factice des hommes

Mme de Merteuil ne remet pas en cause le système social et moral (c'est une cause perdue d'avance), ces « vérités » devenues « triviales » par leur « évidence », mais elle le retourne à son

avantage : les tyrans sont devenus les esclaves de ses « *caprices* » et « *fantaisies* » (mots qui reviennent souvent sous sa plume pour se qualifier). Elle les manipule à souhait comme les objets de ses désirs, l'on conçoit une première impasse à cette tyrannie ; elle-même est l'esclave inassouvie de ses désirs sans fin, ces fameuses « *bizarreries* » : « *Sans doute vous ne nierez pas ces vérités que leur évidence a rendues triviales. Si cependant vous m'avez vue, disposant des événements et des opinions, faire de ces hommes si redoutables les jouets de mes caprices ou de mes fantaisies ; ôter aux uns la volonté de me nuire, aux autres la puissance de me nuire ; si j'ai su tour à tour, et suivant mes goûts mobiles, attacher à ma suite ou rejeter loin de moi* » Ces tyrans détrônés devenus mes esclaves » ; *si, au milieu de ces révolutions fréquentes, ma réputation s'est pourtant conservée pure, n'avez-vous pas dû en conclure que, née pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre, j'avais su me créer des moyens inconnus jusqu'à moi ?* ». Cette toute puissance débridée s'exerce donc par des moyens inconnus qu'elle révèle dans la fin de la lettre. (Parmi ces moyens, la littérature, cf la note pseudo-réaliste du Rédacteur sur les deux vers cités, pointant « *les fautes de genre* » nombreuses dans les lettres de la Marquise, que ne fait pas l'oreille plus exercée à la poésie de Danceny !)

4) L'inexistence et la vacuité de l'éducation des femmes : « *Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées ?* »

Les femmes sans pouvoir, ni existence, sont vouées au malheur ou à la ruse, la feinte, l'aboutissement en est la coquetterie. Mme de Merteuil, en femme d'observation et de science établit une typologie du genre féminin, en analysant finement, comme peut le faire un écrivain, la différence entre plaisir et sentiment amoureux illusoire, la part de l'imagination dans la construction du désir : « *Ah ! gardez vos conseils et vos craintes pour ces femmes à délire, et qui se disent à sentiment ; dont l'imagination exaltée ferait croire que la nature a placé leurs sens dans leur tête ; qui n'ayant jamais réfléchi, confondent sans cesse l'amour et l'amant ; qui, dans leur folle illusion, croient que celui-là seul avec qui elles ont cherché le plaisir en est l'unique dépositaire ; et, vraies superstitieuses, ont pour le prêtre le respect et la foi qui ne sont dus qu'à la divinité. / Craignez encore pour celles qui, plus vaines que prudentes, ne savent pas au besoin consentir à se faire quitter. / Tremblez surtout pour ces femmes actives dans leur oisiveté, que vous nommez sensibles, et dont l'amour s'empare si facilement et avec tant de puissance ; qui sentent le besoin de s'en occuper encore, même lorsqu'elles n'en jouissent pas ; et s'abandonnant sans réserve à la fermentation de leurs idées, enfantent par elles ces lettres si douces, mais si dangereuses à écrire ; et ne craignent pas de confier ces preuves de leur faiblesse à l'objet qui les cause : imprudentes, qui dans leur amant actuel ne savent pas voir leur ennemi futur.* » Si l'on s'en réfère, à cette typologie, Cécile est plus proche de la première catégorie et Mme de Tourvel de la dernière. Ces femmes, sorties du Couvent, non éduquées à l'amour, en pâtissent cruellement et font les frais de leur ignorance - Cécile ne cesse de s'en plaindre, sa mère lui tait jusqu'à son mariage proche.

L'évocation des « *femmes actives/sensibles* » (noter la différence de points de vue entre Valmont et Merteuil) fait le lien direct entre *amour/fermentation d'idées/lettres douces et dangereuses à écrire*, pour soi-même et pour les autres : on entretient et auto-alimente son sentiment avec complaisance en lui donnant libre cours dans la lettre, on fait croire à soi-même et à l'autre en l'existence d'un pouvoir que l'autre exerce sur nous. Servilité amoureuse née d'une illusion pour la Marquise. Le lien est fait, par l'auteur, dans une mise en abyme, entre le désir érotique, son intellectualisation-idéalisation, et le manque comblé par la l'écriture épistolaire. Cependant Mme de Merteuil s'aveugle, elle aussi, en ne voyant pas en Valmont « *l'ennemi futur* » destinataire d'une lettre-preuve, dictée par son orgueil blessé.

II - Mme de Merteuil idéologue : la satire de la comédie humaine

Mme de Merteuil dénonce ainsi la comédie du monde comme il va, du *theatrum mundi*, à travers cette première illusion, celle de la comédie du sentiment, autour de laquelle se greffe le jeu social, en tant que comédie seconde, des relations galantes, puis la comédie finale du mariage, heureusement terminée par le veuvage et la plongée dans le remous mondain

1) La comédie du sentiment

Chez les deux jeunes amants Danceny et Cécile, découvrant l'amour par elle-même à tâtons, tous deux maladroits dans leurs lettres, la Marquise ne voit que le feu du désir aussi aisé à allumer qu'à s'éteindre : « *deux enfants qui, tous deux, brûlent de se voir, et qui, soit dit en passant, doivent à moi seule l'ardeur de ce désir* ». L'amour, de manière générale, né d'un combat et d'une conquête où l'homme est, rappelons-le, « *un combattant sans risque* », est défini comme un lien réciproque mais inégalitaire : « *Supposons, j'y consens, que vous mettiez autant d'adresse à nous vaincre que nous à nous défendre ou à céder, vous conviendrez au moins qu'elle vous devient inutile après le succès. Uniquement occupé de votre nouveau goût, vous vous y livrez sans crainte, sans réserve : ce n'est pas à vous que sa durée importe. / En effet, ces liens réciproquement donnés et reçus, pour parler le jargon de l'amour, vous seul pouvez, à votre choix, les resserrer ou les rompre : heureuses encore, si dans votre légèreté, préférant le mystère à l'éclat, vous vous contentez d'un abandon humiliant, et ne faites pas de l'idole de la veille la victime du lendemain*. ». L'analyse finale du sentiment amoureux est encore plus sévère, il n'y a pas de quoi s'attacher, ni en faire un idéal : « *je m'assurai que l'amour, qu'on nous vante comme la cause de nos plaisirs, n'en est au plus que le prétexte.* »

2) La comédie du mariage

La seule instruction que peut recevoir une jeune femme est celle de son mari, après celle de son confesseur. Par deux fois est évoqué le mauvais rôle du prêtre, en tant que directeur de conscience, qui détourne la foi véritable et éveille la curiosité sexuelle par la menace du péché : les femmes

sensibles « vraies superstitieuses, ont pour le prêtre le respect et la foi qui ne sont dus qu'à la divinité. » / (Mme de Merteuil) *Je sentis que le seul homme avec qui je pouvais parler sur cet objet sans me compromettre, était mon confesseur.(..) Mon espoir ne fut ni tout à fait trompé, ni entièrement rempli ; la crainte de me trahir m'empêchait de m'éclairer : mais le bon Père me fit le mal si grand, que j'en conclus que le plaisir devait être extrême ; et au désir de le connaître, succéda celui de le goûter. »* Le mariage prend le relais de l'assouvissement du désir et la comédie se poursuit : simulation pour le mari, expériences nombreuses avec des amants de tous les milieux sous le couvert du titre de femme mariée : « *Je ne sais où ce désir m'aurait conduite ; et alors dénuée d'expérience, peut-être une seule occasion m'eût perdue : heureusement pour moi, ma mère m'annonça peu de jours après que j'allais me marier »* (vs expérience malheureuse de Cécile sacrifiée à la vengeance de la Marquise) / « *J'attendais avec sécurité le moment qui devait m'instruire, et j'eus besoin de réflexion pour montrer de l'embarras et de la crainte. Cette première nuit, dont on se fait pour l'ordinaire une idée si cruelle ou si douce, ne me présentait qu'une occasion d'expérience (...) et jamais il ne me jugea plus enfant que dans les moments où je jouais avec plus d'audace.* La liberté et l'autonomie sont apportées par le veuvage comme Araminte dans *Les Fausses confidences*. : « *et quoique à tout prendre, je n'eusse pas à me plaindre de lui, je n'en sentis pas moins vivement le prix de la liberté qu'allait me donner mon veuvage, et je me promis bien d'en profiter. »*

3) La comédie du théâtre du monde

Mme de Merteuil l'a compris, il ne faut pas troubler les esprits par des vérités assénées sur le siècle mais épouser les apparences. Elle ne choisit pas la solitude du philosophe mais l'adaptation mondaine ; en véritable Tartuffe, elle s'appuie sur le soutien des dévots, le puissant « *parti prude* », prompt à condamner autrui irrémédiablement : « *je sentais un besoin de coquetterie qui me raccommoda avec l'amour ; non pour le ressentir à la vérité, mais pour l'inspirer et le feindre. » / « Cette longue solitude, cette austère retraite, avaient jeté sur moi un vernis de pruderie / « *je fus obligée (...) d'afficher quelques inconséquences, et d'employer à nuire à ma réputation le soin que je comptais mettre à la conserver.(..)Mais n'étant emportée par aucune passion, je ne fis que ce que je jugeai nécessaire, et mesurai avec prudence les doses de mon étourderie. / Dès que j'eus touché le but que je voulais atteindre, je revins sur mes pas et fis honneur de mon amendement à quelques-unes de ces femmes, qui, dans l'impuissance d'avoir des prétentions à l'agrément, se rejettent sur celles du mérite et de la vertu. Ce fut un coup de partie qui me valut plus que je n'avais espéré. Ces reconnaissantes duègnes s'établirent mes apologistes ; et leur zèle aveugle pour ce qu'elles appelaient leur ouvrage, fut porté au point qu'au moindre propos qu'on se permettait sur moi, le parti prude criait au scandale et à l'injure.(..) Cependant ma conduite précédente avait ramené les amants ; et pour me ménager entre eux et mes fidèles protectrices, je me montrai comme**

une femme sensible, mais difficile, à qui l'excès de sa délicatesse fournissait des armes contre l'amour.

Alors je commençai à déployer sur le grand théâtre les talents que je m'étais donnés. Mon premier soin fut d'acquérir le renom d'invincible. (...) et les regards du cercle ont été, ainsi, toujours fixés sur l'amant malheureux. » Le « renom d'invincible » lui laisse les coudées franches sur le théâtre mondain et la rend, à son tour, redoutée et dangereuse.

III - Mme de Merteuil, femme savante, femme d'action : « *ils (mes principes) sont le fruit de mes profondes réflexions ; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage.* »

1) La science par l'observation et l'expérimentation ou le détournement des Lumières : « *Ma tête seule fermentait ; je n'avais pas l'idée de jouir, je voulais savoir ; le désir de m'instruire m'en suggéra les moyens* ».

Le récit rétrospectif de l'entrée dans le monde de la volontaire Mme de Merteuil, à peu près au milieu du livre, est mis en regard avec l'entrée dans le monde de l'ignorante Cécile à l'incipit. Sachant que sa « pupille » était, un temps, destinée à devenir une femme à intrigues, conseillée par son mentor et formée par Valmont, avant d'être jugée inconsistante et sotte - on comprend désormais pourquoi le discernement des femmes est indispensable - on pouvait imaginer une succession libertine à cette femme supérieure. La période d'apprentissage de Mme de Merteuil est décrite avec une précision scientifique et un lexique rationnel. Elle montre la distance entre ce qu'elle fait croire d'elle-même et la réalité avec une touche d'ironie : « *je dis mes principes, et je le dis à dessein : car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude ; ils sont le fruit de mes profondes réflexions ; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage. (...) j'étais vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir. Tandis qu'on me croyait étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité les discours qu'on s'empressait de me tenir, je recueillais avec soin ceux qu'on cherchait à me cacher./m'instruire, je m'étudiais je n'avais à moi que ma pensée, et je m'indignais qu'on pût me la ravir ou me la surprendre contre ma volonté. / j'observais mes discours ; je réglais les uns et les autres, suivant les circonstances, ou même seulement suivant mes fantaisies : dès ce moment, ma façon de penser fut pour moi seule, et je ne montrai plus que celle qu'il m'était utile de laisser voir./ (...) la crainte de l'ennui fit revenir le goût de l'étude ; et ne m'y trouvant entourée que de gens dont la distance avec moi me mettait à l'abri du soupçon, j'en profitai pour donner un champ plus vaste à mes expériences. (dont elle tire la loi sur l'amour déjà évoquée) » Mme de Merteuil, comme tous les grands criminels littéraires, Vautrin par exemple, est devenue impénétrable aux autres en même temps qu'elle développe une psychologie fine sur ses contemporains, véritable science de l'homme partagée par les auteurs et moyen d'action secret sur autrui : « *Ce travail sur moi-même avait fixé mon attention sur l'expression des figures et le caractère des physionomies ; et j'y gagnai ce coup**

d'oeil pénétrant, auquel l'expérience m'a pourtant appris à ne pas me fier entièrement ; mais qui, en tout, m'a rarement trompée. / Je n'avais pas quinze ans, je possédais déjà les talents auxquels la plus grande partie de nos politiques doivent leur réputation, et je ne me trouvais encore qu'aux premiers éléments de la science que je voulais acquérir.» C'est un vrai talent politique, qui sait user du mensonge dans les affaires humaines (cf Arendt moyens du politique) et se servir du secret des autres pour les tenir à sa merci, comme celui de Femme de chambre qui est délivré avec un certain plaisir : *« Descendue dans mon cœur, j'y ai étudié celui des autres. J'y ai vu qu'il n'est personne qui n'y conserve un secret qu'il lui importe qui ne soit point dévoilé : vérité que l'antiquité paraît avoir mieux connue que nous, et dont l'histoire de Samson pourrait n'être qu'un ingénieux emblème. Nouvelle Dalila, j'ai toujours, comme elle, employé ma puissance à surprendre ce secret important. Eh ! de combien de nos Samsons modernes ne tiens-je pas la chevelure sous le ciseau ? Et ceux-là, j'ai cessé de les craindre ; ce sont les seuls que je me sois permis d'humilier quelquefois. Plus souple avec les autres, l'art de les rendre infidèles pour éviter de leur paraître volage, une feinte amitié, une apparente confiance, quelques procédés généreux, l'idée flatteuse, et que chacun conserve d'avoir été mon seul amant, m'ont obtenu leur discrétion. Enfin, quand ces moyens m'ont manqué, j'ai su, prévoyant mes ruptures, étouffer d'avance, sous le ridicule ou la calomnie, la confiance que ces hommes dangereux auraient pu obtenir. »* Tout l'attirail de la manipulation est révélé dans cette dernière phrase, les moyens et les intentions, allant de la simulation, la persuasion cachée, la flatterie à la dévaluation et la calomnie. Secrets partagés également avec Valmont, que le lecteur ne connaît pas, mais qui garantissent la sécurité de la Marquise (*« je vous ai depuis livré tous mes secrets ; mais vous savez quels intérêts nous unissent »*) jusqu'à un certain point car elle n'a pas imaginé que le Vicomte mourant pourrait livrer sa correspondance.

2) Une femmes de lettres cultivée : le rôle de la lecture

« La lecture est réellement une seconde éducation qui supplée l'insuffisance de la première », Laclos, *L'Education des femmes*, note p. 481

Un tel détournement de la science à des fins égotistes remet au centre du débat le problème de la moralité romanesque. Est-il bon que les jeunes gens lisent de telles horreurs pour s'éclairer sur les réalités du monde et se détourner du vice en connaissance de cause ? Il n'est sûr que de tels tableaux fassent aimer la vertu, surtout si le monde n'est qu'un théâtre d'illusions, mais les Maximes du moraliste nous font le même effet. Mme de Merteuil peaufine son rôle à la perfection (ce qui lui permet de sévir en toute impunité, on peut déceler une caricature comme Tartuffe mais pas une femme aussi cultivée et exercée) : *« En vain m'avait-on dit, et avais-je lu qu'on ne pouvait feindre ce sentiment ; je voyais pourtant que, pour y parvenir, il suffisait de joindre à l'esprit d'un auteur, le talent d'un comédien. Je m'exerçai dans les deux genres, et peut-être avec quelque succès. »* Les talents de comédienne de la Marquise sont décrits dans son apprentissage (*« m'apprit encore à dissimuler / de prendre à volonté ce regard distrait / régler de même les divers mouvements*

de ma figure. / je m'étudiais à prendre l'air de /chercher l'expression du plaisir./ j'ai su prendre sur ma physionomie, cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné./ je m'amusais à me montrer sous des formes différentes ; sûre de mes gestes / avait fixé mon attention sur l'expression des figures et le caractère des physionomies) mais il resteraient insuffisants et caricaturaux sans le travail de la littérature. Il s'agit là de cette même fonction de l'écriture que les Secrétaires ou les romans qui permettent à des Valmont de perfectionner leur style en imitant des sentiments qu'ils ne ressentent pas, et donc de duper les autres. La Marquise explique à Valmont comment elle séduit son amant : « Après ces préparatifs, pendant que Victoire s'occupe des autres détails, je lis un chapitre du Sopha, une lettre d'Héloïse, et deux contes de La Fontaine, pour recorder les différents tons que je voulais prendre. (lettre 10, p 53) Les livres donnent à la libertine ses ultimes armes : « Je les fortifiai par le secours de la lecture ; mais ne croyez pas qu'elle fût toute du genre que vous supposez. J'étudiai nos mœurs dans les romans ; nos opinions dans les philosophes ; je cherchai même dans les moralistes les plus sévères ce qu'ils exigeaient de nous, et je m'assurai ainsi de ce qu'on pouvait faire, de ce qu'on devait penser, et de ce qu'il fallait paraître. Une fois fixée sur ces trois objets, le dernier seul présentait quelques difficultés dans son exécution ; j'espérai les vaincre, et j'en méditai les moyens. / (...) En vain m'avait-on dit, et avais-je lu qu'on ne pouvait feindre ce sentiment (l'amour); je voyais pourtant que, pour y parvenir, il suffisait de joindre à l'esprit d'un auteur, le talent d'un comédien. Je m'exerçai dans les deux genres, et peut-être avec quelque succès ; mais au lieu de rechercher les vains applaudissements du théâtre, je résolus d'employer à mon bonheur ce que tant d'autres sacrifiaient à la vanité.»

3) Une femme de tête qui ne conçoit pas l'échec

Mme de Merteuil, dans sa volonté de dominer son siècle, doit faire preuve de « *prudence* » à tous instants. Dans son extrême vigilance à tromper, elle s'est imposée deux principes, quelques précautions d'usage et le devoir de vaincre : « *Ces précautions et celles de ne jamais écrire, de ne livrer jamais aucune preuve de ma défaite, pouvaient paraître excessives, et ne m'ont jamais paru suffisantes.* » / « *Mais de prétendre que je me sois donné tant de soins pour n'en pas retirer de fruits ; qu'après m'être autant élevée au-dessus des autres femmes par mes travaux pénibles, je consente à ramper comme elles dans ma marche, entre l'imprudence et la timidité ; que surtout je puisse redouter un homme au point de ne plus voir mon salut que dans la fuite ? Non, vicomte, jamais. Il faut vaincre ou périr. Quant à Prévan, je veux l'avoir, et je l'aurai ; il veut le dire, et il ne le dira pas : en deux mots, voilà notre roman.* » La Marquise a bien « *édifié* » Valmont sur son projet. Nouvelle impasse pour la libertine qui s'est élevée au-dessus des autres, elle ne peut pas reculer au risque de retomber dans la condition originelle de toutes les femmes, elle doit sans cesse aller de l'avant comme la fuite de Dom Juan aux « *goûts mobiles* » comme elle, s'enfermer dans les nouvelles chaînes de ses manipulations. Ironie dramatique, la fin de la lettre annonce exactement ce

qui se produira : elle ne devait pas redouter un homme mais l'alliance (Valmont/Danceny) et la solidarité masculine contre les maîtresses qui avait déjà valu son succès à Prévan.

Conclusion

Dans ses notes sur les *Liaisons dangereuses*, Baudelaire résume le portrait que Mme de Merteuil fait d'elle-même ainsi : « *La Merteuil. Tartuffe femelle, tartuffe de mœurs, tartuffe du XVIIIe siècle. : Toujours supérieure à Valmont et elle le prouve. / Son portrait par elle-même. Lettre LXXXI. Elle a d'ailleurs du bon sens et de l'esprit.* » mais également dans son orgueil mâle un signe de la dépravation de la femme : « *Que vos craintes me causent de pitié ! Combien elles me prouvent ma supériorité sur vous !... Etre orgueilleux et faible, il te sied bien de vouloir calculer mes moyens et juger de mes ressources ! (La femme qui veut toujours faire l'homme, signe de grande dépravation.)* La Marquise a donc développé un savoir relativement complet des sciences de l'homme et des mœurs de son siècle par sa curiosité intellectuelle (« *La tête seule fermentait. Je ne désirais pas de jouir, je voulais savoir.* ») mais associée à la condition des femmes aliénées aux hommes, qui doivent user en permanence d'intelligence et de ruses, elle engendre un processus de perversion (d'auto-création démoniaque) et devient un modèle de perversité, dépassant ainsi le libertinage masculin. Baudelaire, toujours, reconnaissant à Valmont une certaine sensibilité dans l'acte charitable intéressé envers la famille rurale pauvre, n'en trouve plus guère chez la Marquise : « *Cet aveu prouve à la fois l'hypocrisie de Valmont, sa haine de la vertu, et, en même temps, un reste de sensibilité par quoi il est inférieur à la Merteuil, chez qui tout ce qui est humain est calciné.* »